Avant-propos

Pascal Ory

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/366>

DOI : 10.4000/doublejeu.366

ISSN : 2610-072X

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 7-9

ISBN : 978-2-84133-895-5

ISSN : 1762-0597

Référence électronique

Pascal Ory, « Avant-propos », *Double jeu* [En ligne], 14 | 2017, mis en ligne le 22 juin 2018, consulté le 21 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/366> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/doublejeu.366>

Double Jeu est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

AVANT-PROPOS

L'ouvrage que vous allez lire administre une triple preuve : celle de la richesse des fonds de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, celle de la nécessité de croiser les démarches de plusieurs historiographies – théâtre, cinéma, littérature, politique... –, enfin celle de la pertinence du regard culturaliste dès lors que l'objet d'étude est un sujet, autrement dit un être humain, de chair et de sang, doublé ici – c'est peut-être là que gît son « double jeu » – d'un personnage haut en couleur et en éclats, applaudi et haï, omniprésent et anéanti. En un mot, ou plutôt en trois, Henry Bernstein, c'est une œuvre, un destin et, au final, une société. Rien de particulier, dira-t-on, dès qu'on a affaire à un artiste. Sauf que l'artiste en question a poussé plus haut que la moyenne l'exposition aux regards, la capacité à passer sans transition du Capitole à la Roche Tarpéienne – et retour –, le tout dans une ambiance, dans tous les sens du mot, théâtrale, voire spectaculaire.

En tant que créateur d'une œuvre – ce qui ne peut manquer de se transformer, au long de ces *Cinquante ans de théâtre*, en un œuvre –, Bernstein offre à son public une longue suite de drames jouant d'innombrables variations sur les jeux violents et parfois pervers de la passion amoureuse. Parfait auteur du « Boulevard », si l'on veut, à la condition de ne pas confondre celui-ci avec le vaudeville. Bernstein n'est pas Feydeau. Il est plutôt dans la lignée de Dumas Fils, de Becque ou de Mirbeau. Le costume contemporain et bourgeois de ses personnages a sans doute occulté le sens tragique de la plupart de ses œuvres. Ce qu'il monte et montre sur scène peut être léger mais ne renonce jamais à l'âpre et au féroce. La Comédie humaine qui s'y déploie est sans illusions sur les deux moteurs de la vie en société que sont le sexe et l'argent.

Mais les travaux édités ici par Chantal Meyer-Plantureux et Myriam Juan montrent qu'il faut pousser plus loin l'investigation, en direction de cette œuvre de l'œuvre qu'est une vie. L'importance oubliée de Bernstein est de ne pas avoir été seulement auteur mais aussi metteur en scène et directeur d'établissement, familier des foyers, des coulisses et des salons

autant que des salles et des scènes, bref un homme des théâtres autant que de théâtre. S'intéresser à lui, c'est s'intéresser à tout un milieu de comédiens et de comédiennes (ah, Madame Simone...), de critiques (qui se rappelle que Léon Blum était en 1914 l'un des principaux critiques dramatiques de son époque?) et de mondains – au monde de Marcel Proust, tout simplement. C'est aussi saisir au vol un corpus d'œuvres capables d'irriguer le cinéma, de Marcel L'Herbier à Alain Resnais, au point que *Mélo* aura fait l'objet de pas moins de cinq adaptations, en quatre langues (française, anglaise, allemande et italienne). Le tout sans oublier, à la marge, la musique et la danse (on croise même ici l'étonnant Eugène Grassi).

Peut-être, cependant, avec le recul, est-ce le destin de l'auteur fêté du *Secret* et très oublié d'*Évangéline* qui aujourd'hui mobilise le plus notre attention. Bernstein est ce que l'on appelle une « forte personnalité ». Ambitieux et combatif, il aspire à une reconnaissance immédiate qui se mesure en termes économiques et culturels ; il l'obtient, et promptement, mais il passera ensuite sa vie à lutter pour conserver sa place au soleil, sans cesse contesté par ses concurrents, par la critique et, par-dessus tout, par les antisémites – auxquels il ne manque pas de donner quelques verges pour se faire battre. On l'imaginerait assez comme le *Samson* qu'il monte sur scène dès 1907 et que le prodigieux Harry Baur éternise à l'écran trente ans plus tard : une force de la nature, dont la réserve et la prudence ne sont pas les qualités principales, assailli de toutes parts mais assez fort pour triompher *in extremis*, dans un champ de ruines.

Ce destin est aussi posthume, puisqu'après avoir été l'exemple achevé de l'homme de théâtre oublié des générations de l'autre après-guerre – celui de 1945, pour lequel les noms de Bataille (Henry), de Curel ou de Porto-Riche, fêtés en leur temps, ne signifient strictement plus rien –, a réussi à soulever – quelque peu – la dalle du tombeau grâce à un « moderne » – Alain Resnais – et grâce à l'actualité décalée de l'une de ses pièces les plus troublantes, *Elvire*, où 2002 donne la main à 1939.

Mais ce dernier exemple est aussi là pour nous rappeler qu'une individualité remarquable comme celle-ci intéresse aujourd'hui l'historien par ce qu'elle nous dit, plus généralement, de son temps et, par là même, du nôtre. L'axe de sa création témoigne du glissement d'un âge où le théâtre règne, où la vie des élites ne peut faire l'économie – c'est le mot – des loges et des foyers, vers un autre où triomphe le cinéma, art des « masses ». Les ressorts de ses œuvres, quant à eux, témoignent pour une société bourgeoise, dans tous les sens du mot (urbaine, marchande, « matérialiste »), dont il est à la fois le pur produit, le pur producteur et, pour ces motifs, l'un des procureurs. Enfin, et c'est peut-être là que gît le secret – peu secret – de cette acuité de regard : le jeune conquérant, parti à l'assaut des élites de son temps, a été promptement l'objet de vives attaques antisémites, en leur sein

même. L'Action française a fait de lui un bouc émissaire, le « distributeur » dans l'un de ces spectacles à scandale où excella l'extrême droite – à chacune de ses mises en scène – sous la Troisième République, d'Amédée Thalamas à Gaston Jèze, en passant par le *Coriolan* de 1934. Il y a du sens à ce que ce soit le même décret qui, en mai 1941, retire la nationalité française à Henry Bernstein en même temps qu'à René Cassin.

On le verra dans les textes qui vont suivre, il n'y a donc rien d'incongru à parler des « engagements » de Bernstein. Cependant quand celui-ci prend la parole, sous Vichy et depuis New York, c'est sur les ondes de la Voix de l'Amérique, et l'un de ses camarades de micro sera André Breton. En deux mots tout est dit de son échec imminent : cette France dont il est ici, au sens strict, le porte-parole et dont il fut, quarante ans durant, une figure typique va, à l'externe, être découronnée par l'Amérique et, en interne, l'oublier, comme elle oubliera à peu près toute la génération littéraire d'avant « l'An Quarante », au profit de plus jeunes ou de plus modernes. Qu'il y ait eu depuis lors des artistes pour raviver son œuvre et qu'il y ait désormais, depuis ces jours de novembre 2016, des historiens pour évoquer sa mémoire est un signe des temps. Mais quel signe ?

PASCAL ORY
UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE